

Arimage

infos

LE MAGAZINE DES AMIS DU MUSÉE D'AGEN

édito

À propos de la Covid 19...

- En 2020, c'est le choc !

- En 2021, c'est l'attente !

- En 2022, c'est une nouvelle année qui s'annonce avec un gros point d'interrogation !

Malgré ces temps de doute, notre amour du musée et des belles choses, notre esprit de curiosité et notre besoin d'amitié ne sont point taris. Nous espérons ainsi que la lecture de notre revue contribuera à vous apporter un peu de rêve, d'évasion et, surtout, beaucoup de bonheur.

Vous trouverez dans ce numéro 31 un article de notre conservateur Adrien Enfedaque sur la vie du musée et toutes les actions menées avec son équipe pendant la pandémie. La vertu du travail menée avec enthousiasme continue d'être à l'œuvre !

Et aussi un joli article de Camille Moreau, historienne de l'art, sur les collections textiles de notre musée qui nous prouve toute sa richesse au travers de ce nouveau domaine de recherche.

Un article poignant également de notre ami Patrick Planès sur Louis Ducos du Hauron, esquissant le portrait émouvant d'un homme sensible et délicat vivant dans notre belle ville d'Agen en pleine révolution urbaine en cette fin du XIX^e s. et début du XX^e s.

Il nous donne à découvrir le portrait d'un homme simple, discret, aux multiples talents notamment artistiques, qui invente la photographie couleur mais aussi, incroyable révélation, le cinématographe !

Et, en guise de conclusion, un peu de rêve ensoleillé ! Les articles de nos amis Paul et Brigitte évoquent avec gourmandise nos sorties à l'abbaye de Belleperche et à Montauban.

Chers amis, en attendant des jours plus simples, je vous souhaite de tout cœur, en mon nom et au nom de chacun des membres du Conseil d'administration, une très belle année.

Maud Jacquemin,
présidente d'Arimage
arimage.agen@orange.fr

La construction par l'agence Cimeos du site internet

(www.musee-agen.fr), vitrine indispensable et outil de diffusion des collections et de la programmation, a occupé pendant cinq mois les cinq membres de l'équipe scientifique et du service des publics, pilotés par Laura Molina, chargée de la valorisation des collections et de la communication.

Ce chantier a tenu compte de deux paramètres majeurs : d'abord, le besoin d'interactivité, avec des sujets de recherche proposés aux spécialistes, et la création d'une plateforme pour réserver plus facilement des créneaux de visites et coconstruire de nouveaux parcours, notamment

pour les enseignants ; ensuite, la volonté de proposer aux visiteurs des contenus scientifiques solides et renouvelés sur l'histoire des bâtiments (hôtels particuliers abritant le musée, église des Jacobins, Maison du sénéchal) et sur une centaine d'œuvres commentées. Ce travail de bénédictin a offert l'opportunité de rouvrir les dossiers d'œuvres, de relire la documentation à la lumière des nouvelles publications et d'apporter des éléments nouveaux, souvent en ajoutant des pièces complémentaires. L'objectif non dissimulé a été de compenser l'absence d'une vraie publication scientifique relative aux collec-

tions du Musée des beaux-arts d'Agen – le dernier ouvrage en date, publié en 2000 avec une réédition augmentée en 2007, n'étant qu'un guide des collections, fort utile mais très sommaire. À ce jour, le site compte quatre-vingt-treize notices, enrichies depuis son lancement en décembre 2020, couvrant toutes les périodes, de la préhistoire

que les recherches en cours par des experts aboutissent à des conclusions qu'ils développeront dans de prochaines publications et dans la rédaction des notices du site du Musée d'Agen. Des vidéos viennent aussi régulièrement étoffer les contenus et proposer une diversité d'approches. Devenu un outil de référence, le site doit peu à peu se développer

en fonction des attentes des usagers, tout en incitant le public à venir et revenir dans les salles pour se confronter à la matérialité et à la sensualité des œuvres, que ne pourront jamais remplacer les images numériques. Toutefois, ces dernières doivent jouer un rôle complémentaire, susciter

l'envie de se déplacer et faire découvrir l'ensemble du fonds, dont la plus grande partie est située en réserve pour des raisons de conservation, avec le projet de mise en ligne d'une base de données, bien utile pour les professionnels des musées et les chercheurs.

Page d'accueil du site internet du Musée des beaux-arts d'Agen, mercredi 1^{er} décembre 2021, 11h20

un musée dynamique pendant la pandémie

L'équipe du Musée d'Agen a profité de la fermeture imposée de l'établissement pendant la pandémie pour mener à bien des projets, jusqu'à présent toujours différés faute de temps.

au XX^e siècle, et, par conséquent, l'éclectisme du fonds du musée. Certaines pièces ont été décrites et analysées par des spécialistes, quelques-unes sont accompagnées de leur numérisation tridimensionnelle. Il a été décidé pour certaines œuvres (les deux tableaux de Philippe de Champaigne, le plat dit de Bernard Palissy, la tête antique présumée représenter Drusus) de ne pas se hâter et d'attendre



un musée dynamique pendant la pandémie



Travaux de remise en peinture dans la salle gallo-romaine (rez-de-chaussée), mai 2021

Début des travaux de création des nouvelles salles Ducos du Hauron à l'emplacement des salles des impressionnistes, deuxième étage, juin 2021

Nouvelle salle Ducos du Hauron, deuxième étage, 26 novembre 2021

La crise sanitaire a aussi été l'occasion de confier à l'équipe d'accueil et de surveillance, coordonnée par Gill Korzépa, régisseur technique, le soin de rafraîchir certaines salles du parcours. L'attention s'est portée sur la Salle des faïences dont tous les intérieurs de vitrines ont été repeints en bleu. Cette opération, qui s'est étalée sur cinq semaines, a nécessité la définition d'une méthodologie précise en amont pour garantir une avancée plus efficace. Il a été convenu de traiter deux vitrines simultanément et d'avancer progressivement dans le sens des aiguilles d'une montre. Le travail a impliqué la prise de vue photographique des objets présentés en amont, avant la dépose de ces derniers, leur dépoussiérage et leur conditionnement en caisse. La mise en peinture a suivi, puis le remplacement des anciens halogènes par des spots en Led, assuré par deux électriciens des Services techniques de l'Agglomération d'Agen. Après avoir respecté le temps de séchage, les œuvres ont été replacées, chacune posée sur un film transparent de conservation, découpé à la forme de la base de chaque objet, pour éviter le contact direct avec la paroi peinte. D'autres vitrines dans les salles Cornille de Lyon et Courbet ont bénéficié du même traitement, tandis que des socles ont été repeints, des capots en verre installés et des œuvres transférées d'une salle à l'autre pour privilégier la cohérence du parcours. L'armoire à pharmacie de l'ancien hôpital Saint-Jacques d'Agen, qui donnait son nom à la grande salle du premier étage, a ainsi été déplacée avec la table et les alambics qui l'accompagnent, dans la Salle des faïences. Ce déménagement permet ainsi d'envisager l'accrochage d'une série de cinq tableaux narrant des épisodes de l'Ancien Testament, longtemps en réserve, et dont deux, récemment restaurés, ont déjà été installés.

D'autres travaux, d'une tout autre ampleur, sont actuellement menés sur tout le plateau du deuxième étage de l'hôtel de Monluc, dans les anciennes salles des impressionnistes, des orientalistes et Roger Bissière, sous la houlette de Olivier Salmon, architecte du patrimoine, pour les travaux, et de la société AVE Culture pour les aménagements scénographiques et multimédia. Les deux nouveaux espaces, consacrés à Louis Ducos du Hauron (Langon, 1837-Agen, 1920), précurseur des procédés modernes de la photographie couleur, ont d'ores et déjà été livrés le 26 novembre 2021.

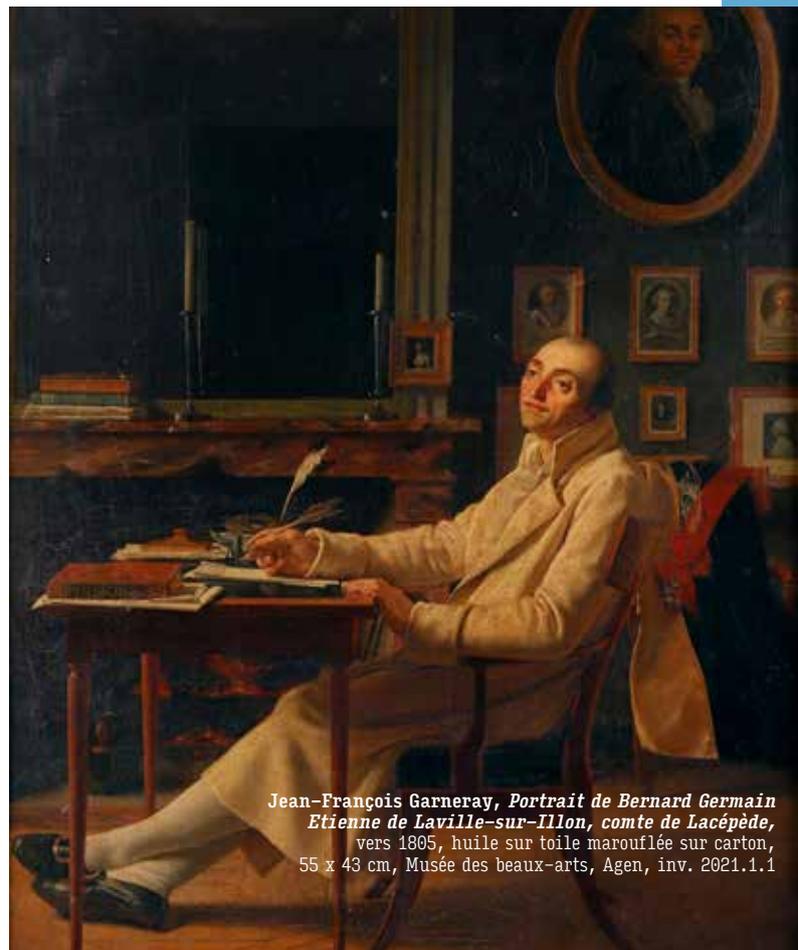
La fondation du musée en 1876 a coïncidé avec les premières tentatives de valorisation des décou-

vertes de l'inventeur à l'Exposition universelle à Paris en 1878, puis l'exposition des Beaux-Arts organisée à Agen en 1879. Constitué rapidement de collections encyclopédiques et pluridisciplinaires, l'établissement n'a pas tardé à rassembler un ensemble de vingt-sept héliochromies, une plaque autochrome et un tirage OFFSET, fruit de dons successifs du chercheur lui-même ou de ses admirateurs et mécènes agenais (Georges Tholin, le comte de Chaudordy). Ce fonds unique dans le paysage muséal d'alors était mis en valeur par une présentation exhaustive dans une salle consacrée à Ducos du Hauron, décrite dans tous les guides du musée de la première moitié du XX^e siècle. La dévalorisation des arts du XIX^e siècle a ensuite conduit à sa fermeture tandis que le nom de l'inventeur a rapidement sombré dans l'anonymat. La remise en lumière du XIX^e siècle, avec la création du Musée d'Orsay, inauguré en 1986, a donné l'occasion de s'intéresser aux pionniers de l'art photographique. Demeuré à l'écart des études au profit des frères Lumière et de Charles Cros, le travail de Louis Ducos du Hauron a été tiré de l'oubli suite à la redécouverte de la collection du Musée d'Agen en 2011 et à l'étude pionnière du fonds menée à partir de cette date par le Centre de recherche et de restauration des

musées de France (C2RMF), suivie de celles des œuvres conservées au Musée d'Orsay, à la Bibliothèque nationale de France et au Musée Nicéphore Niepce à Chalon-sur-Saône. Le protocole scientifique a invité à reconnaître dans l'ensemble d'Agen dix-neuf phototypies, six gélamines pigmentées et deux diaphanies (gélamines sans support papier). Nés d'une collaboration étroite avec le C2RMF, qui étudie et analyse depuis 2011 toutes les photographies de cet auteur conservées dans les collections publiques françaises, souvent passées jusqu'à présent inaperçues, ils synthétisent les dernières actualités de la recherche, donnent la parole aux experts et sensibilisent le public à la fragilité des œuvres.

La fermeture des musées n'a pas tari les ambitions des musées dans leur politique d'enrichissement et, plus particulièrement, leur participation aux ventes aux enchères publiques. Le Musée d'Agen a pu acquérir le 25 mars 2021, à l'issue de la vente organisée par Kâ-Mondo à l'hôtel Drouot, le tableau qu'il convoitait¹ : le **Portrait de Bernard Germain Étienne de Laville-sur-Ilлон, comte de Lacépède** (1756-1826), né à Agen le 26 décembre 1756, exécuté par le peintre Jean-François Garneray (1755-1837).

¹ N° d'inv. 2021.1.1. L'œuvre a été négociée pour la somme de 25 200 €. L'acquisition a bénéficié d'une subvention du Fonds régional d'acquisition pour les musées (FRAM) d'un montant de 9 000 € (réparti entre 5 000 € pour la part de l'État et 4 000 € pour la part régionale).



Jean-François Garneray, *Portrait de Bernard Germain Étienne de Laville-sur-Ilлон, comte de Lacépède*, vers 1805, huile sur toile marouflée sur carton, 55 x 43 cm, Musée des beaux-arts, Agen, inv. 2021.1.1

Musicien, naturaliste, membre fondateur de la Société des sciences, belles-lettres et arts d'Agen en 1776, le comte de Lacépède embrassa une carrière politique au commencement de la Révolution. Ses liens avec Napoléon Bonaparte accélèrent son ascension : nommé président du Sénat en 1801, il devint le premier grand chancelier de la récente Légion d'honneur puis ministre d'État en 1804, tout en étant professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris. À l'inverse de ses portraits répertoriés, exécutés par Jean-Auguste-Dominique Ingres et Pierre-Jean David d'Angers, en buste, il est ici représenté méditant à sa table de travail dans l'intimité de son appartement, vêtu d'une robe de chambre et dans une posture décontractée. La mise en évidence de son *Traité sur les poissons* (1798-1803), ainsi que son habit de la Légion d'honneur (créée en 1802) posé sur le fauteuil, autorisent à dater le tableau vers 1802-1806. Le décor de cheminée et le pan de mur couvert de tableaux rappellent la composition du portrait du baron de Besenval par Henri-Pierre Danloux (1791, The National Gallery, Londres). Cependant, les tableaux de maître collectionnés par ce courtisan sont remplacés chez Lacépède par une galerie de portraits, parmi lesquels une grande effigie de Buffon, hommage à son mentor qui lança sa carrière. Malgré l'absence de signature, l'effigie se rapproche des œuvres de Jean-François Garneray par sa facture minutieuse et lisse, rehaussée de quelques empâtements, et par le goût du peintre à confondre portrait et scène de genre. Le lien entre le peintre et le modèle pourrait être confirmé par leur appartenance commune à la Loge de l'Amitié que l'artiste intégra en 1806. L'achat de cette toile vient compléter la collection de portraits du Musée d'Agen qui ne conservait jusqu'alors aucun exemplaire datant du Premier Empire. Elle rejoindra le parcours après sa restauration prévue en 2022².

La programmation pluriannuelle des campagnes de restauration s'est accélérée cette année avec comme point d'orgue la restauration de l'immense tableau d'histoire, **S.A.R. Mgr le duc d'Orléans posant la première pierre du pont-canal d'Agen** (FNAC PHF-736 ; D.848.1.2), dû au pinceau d'un des portraitistes fétiches de la Monarchie de Juillet, Joseph-

Joseph-Désiré Court, S.A.R. Mgr le duc d'Orléans posant la première pierre du pont-canal d'Agen, 1844, huile sur toile, détail après restauration, Musée des beaux-arts, Agen, D.848.1.2



Désiré Court (1797-1865). Exposée au Salon de 1844, la toile fut rapidement déposée à l'hôtel de la préfecture de Lot-et-Garonne avant d'intégrer la galerie de peinture du nouveau Musée d'Agen à son ouverture au public en 1880. La construction du Pavillon Aunac en 1902 entraîna le réaménagement du parcours, en incluant désormais deux nouvelles salles au premier étage, la Salle Aunac (actuelle Salle des faïences), dans le nouveau pavillon, précédée d'une Salle agenaise, à l'emplacement de la Salle de la pharmacie. Le portrait collectif exécuté par Joseph-Désiré Court devint dès lors l'une des attractions principales de cet espace avant la dispersion des plâtres et des peintures du XIX^e siècle dans des réserves et des administrations après la Seconde guerre mondiale et le déclin du goût pour l'art de cette période. Il rejoignit à nouveau les salons de la préfecture d'Agen en 1954. Son format inapproprié scella le destin de son cadre, depuis disparu, et, surtout, de ses bords et du tiers de sa partie supérieure, amputés vraisemblablement pour le faire passer par les portes et l'adapter ensuite à sa nouvelle affectation. Cette réduction malheureuse resserra la composition sur l'imposant portrait collectif, nous privant de l'environnement constitué du pavillon royal et des tribunes, aménagés en surplomb de la cérémonie. Elle entraînera également la pose d'un nouveau châssis, malheureusement monté à l'envers, provoquant dès lors une très mauvaise tension de la toile. Quant aux nombreuses lacunes, elles furent comblées par des retouches débordant sur la matière originale et sans pose de mastic au

préalable. La toile n'était plus que l'ombre d'elle-même, défigurée par de nombreuses déchirures et un jaunissement du vernis. L'exposition *De l'ouvrage d'art à l'œuvre d'art*, organisée au Musée d'Agen en 2017, sous le commissariat de Françoise Zannèse, a été une première étape dans la redécouverte de l'œuvre, suivie du transfert du dépôt de la préfecture au musée par le Centre national des arts plastiques, propriétaire légal de la toile. Sa restauration ne pouvait toutefois pas être envisagée au regard des crédits importants à mobiliser. La préparation de l'exposition *Ferdinand Philippe d'Orléans. Images d'un prince idéal* au Musée Ingres Bourdelle de Montauban à partir de 2019 a fortuitement fait bouger les lignes avec la demande de prêt du tableau, important pour le discours développé par les commissaires. Le report de l'ouverture de l'exposition en juin 2021, causé par la pandémie, a heureusement bouleversé le traitement envisagé, de simple bichonnage à une restauration fondamentale. Pour rendre cette entreprise possible, un plan de financement associant partenaires publics (Direction régionale des affaires culturelles de Nouvelle-Aquitaine, Centre national des arts plastiques, Musée Ingres Bourdelle de Montauban, Ville d'Agen) et privés (ARIMAGE, Fondation Crédit Agricole Pays de France, Fondation Crédit Agricole d'Aquitaine) s'est constitué et a permis à la restauration d'être menée à bien entre décembre 2020 et avril 2021 dans les locaux du Centre de conservation et de res-

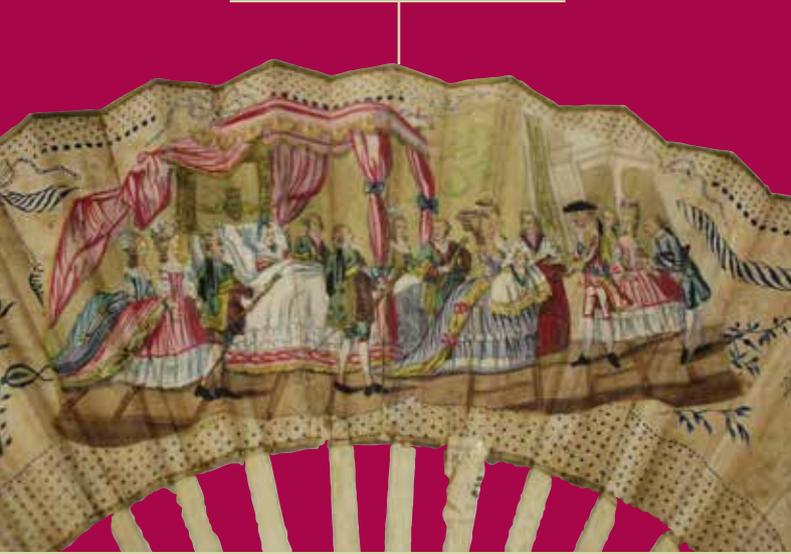
tauration du patrimoine artistique à Gaillac³. La protection du pourtour de l'œuvre a été suivie par la dépose du châssis, du nettoyage du revers du support toile et de la remise dans le plan des bords. La reprise des déchirures s'est accompagnée par endroit de greffes de toile. La surface picturale a ensuite été dégrasée avant l'amincissement progressif du vernis et le retrait d'une partie des repeints des mastics anciens. Certaines déchirures en attente ont pu alors être traitées et les lacunes mastiquées. Ce n'est qu'après cette opération que la toile a été remise en tension sur un châssis de restauration en aluminium et bois. Le vernissage a été réalisé avant le travail de réintégration colorée par retouches. Une fois ce travail terminé, la toile a été entièrement vernie. C'est une œuvre métamorphosée, soulignant toutes les subtilités de la palette chromatique de Joseph-Désiré Court, qui a pris place dans la deuxième salle de l'exposition montalbanaise, révélée aux visiteurs, des historiens de l'art aux touristes aotiens pressés. Cette première étape sera suivie en 2022 de la réfection de l'alcôve de la Salle Jasmin, choisie comme nouvel écrin au tableau, à l'issue des travaux du deuxième étage de l'hôtel de Monluc mentionnés ci-dessus (nouvelles salles Ducos du Hauron et des impressionnistes). Gageons qu'une fois revenue au Musée d'Agen, encadrée des deux études, il deviendra un des attraits du parcours !

Adrien Enfedaque, conservateur du patrimoine, directeur du Musée des beaux-arts d'Agen

² D'autres achats en fin d'année dans les domaines de la photographie et des arts décoratifs seront dévoilés en 2022.

³ La restauration s'inscrit dans une opération financière d'un montant prévisionnel global de 40 636,80 € associant les partenaires publics et privés évoqués dans l'article ci-dessus. Elle comprend la restauration de l'œuvre proprement dite (80 103,20 €), son transport, son accrochage et une nouvelle scénographie mettant en valeur le tableau dans l'alcôve de la salle Jasmin, destinée à l'accueillir en septembre 2022

Figure 1.
Eventail célébrant une naissance royale,
ivoire et papier, dernier quart du XVIII^e s.,
legs Scellier de Lample,
© Musée des beaux-arts d'Agen



L'étude de l'iconographie comparée avec une série de gravures, conservées à la Bibliothèque nationale de France, a permis d'identifier la scène comme la naissance de Louis-Joseph-Xavier de France (22 octobre 1781 - 4 juin 1789), deuxième enfant de Louis XVI et de Marie-Antoinette, et ainsi de préciser la datation de l'éventail après 1781.

Accessoire essentiel de la parure féminine du XVIII^e s., l'éventail est un élément de langage visuel : le décor principal ornant la face est présenté à la vue de tous, tandis que le revers est peu ou non orné, comme c'est le cas ici. Lors de la naissance d'un dauphin, les éventailistes français proposaient des éventails célébrant le premier héritier mâle de la couronne : l'objet de mode devient aussi un marqueur visuel de soutien au pouvoir politique sous l'Ancien Régime.

Le musée possède également plusieurs vêtements féminins et masculins des XVIII^e et XIX^e s., dont une partie du vestiaire ayant appartenu au comte Lacuée de Cessac (1752-1841), issue du don de M^{lle} Duportal, descendante de celui-ci.

Le premier est un habit à la française du quotidien, porté par cette figure politique dont le portrait est présenté dans la Salle des Illustres de la mairie, est une pièce exceptionnelle. Le second est son uniforme de conseiller d'État.

Encyclopédiste militaire, proche de Napoléon, membre et président de l'Assemblée législative, gouverneur de l'École polytechnique, général de division, ministre et directeur de l'Administration de la Guerre, puis pair de France, le comte Lacuée de Cessac fut aussi conseiller d'État dès le début du Consulat, élu au Conseil

LES COLLECTIONS TEXTILES DU MUSÉE D'AGEN :

Dans le cadre de mon stage au service de la conservation, j'ai été chargée d'étudier les collections textiles du musée, pour analyser les grands ensembles qui la composent, et d'expertiser des pièces ciblées, en vue de leur exposition au public.

Constitué de plus de 500 objets, ce fonds est riche et éclectique, tant par la typologie des œuvres conservées que par les périodes représentées : de rares tapisseries datées du XVI^e s., des éventails en nacre et ivoire des XVII^e et XVIII^e s., un important ensemble de pièces liturgiques allant jusqu'au XX^e s. ou encore plusieurs vêtements féminins et masculins des XVIII^e et XIX^e s.

La diversité de la collection a été permise par de nombreuses donations liées à l'histoire du Musée d'Agen, notamment le legs fondamental du comte de Chaudordy à la fin du XIX^e s., celui de Scellier de Lample, ainsi que de multiples dons, comme ceux de M^{lle} Duportal et de M. Madrid.

Particulièrement sensibles à la lumière, aux variations de température et d'hygrométrie, les œuvres textiles sont extrêmement fragiles en raison de la nature des matériaux de confection, souvent d'origine organique (la laine, la soie, le coton). De plus les vêtements et accessoires sont conçus pour un corps et des pratiques vestimentaires qui les destinent à être portés, montrés, parfois recousus ou remployés ; ces pièces conservent la marque du corps et les traces d'usure du vécu.

Leur préservation nécessite des techniques et des modes d'exposition spécifiques : conservés par exemple sur des portants avec des cintres rembourrés, ou à plat pour les pièces les plus fragiles, avec un rembourrage de papier de soie pour épouser les formes du corps disparu et éviter les déformations du vêtement.

Au sein de la collection d'accessoires, le musée possède un ensemble précieux d'éventails pliés et brisés dont les plus anciens dateraient de la fin du XVII^e s. Nombre d'entre eux sont de haute qualité de facture, réalisés dans des matériaux de luxe comme l'ivoire et l'écaille, incrustés de nacre, de pierreries, peints à la feuille d'or, à la gouache ou à l'aquarelle. Les feuilles sont peintes de scènes mythologiques, galantes, ou encore de grands événements contemporains.

L'éventail plié en ivoire daté de la fin du XVIII^e s. provenant du legs Scellier de Lample, est emblématique de ce type de réalisation, représentant à la plume, sur la face de la feuille, une scène de réjouissance autour d'une naissance royale. Il s'agit d'une scène d'intérieur où un personnage féminin identifié comme la reine Marie Antoinette est allité dans un lit à baldaquin, entouré des membres de la cour royale. Parmi eux la gouvernante des enfants de France, la princesse de Guéméné, est vêtue d'une robe à la française et coiffée dans le style dit « pouf » ; elle présente l'enfant, portant le cordon de l'ordre du Saint-Esprit, au roi Louis XVI qui lui tend les bras.



Figure 3.
Habit à la française du comte de Lacuée de Cessac,
velours de soie, dernier quart du XVIII^e s., don de M^{lle} Duportal,
© Musée des beaux-arts d'Agen

des Cinq-Cents le 1^{er} Prairial an VII (20 mai 1799).

Ces éléments de biographie permettent la datation de l'habit entre 1799 et les premières années de l'Empire (1804-1815), période de retour à un art de cour où l'on conserve l'habit à la française pour toute l'administration, malgré l'apparition du pantalon sous la Révolution Française. Il est difficile d'être précis sur la date du costume, car les uniformes sont moins soumis aux évolutions de la mode, et certains modèles sont toujours employés dans les institutions de nos jours.

Le vêtement semble ainsi être un uniforme de service de conseiller d'État aussi nommé petit uniforme. Il est composé d'un habit en drap de laine bleu nuit, entièrement brodé au point plat passé de fils de soie de couleur bleue, verte et crème qui forment des motifs végétaux de branches de chêne et de glands entrelacées de branches d'olivier et d'olives



Figure 2.
**Uniforme de service de conseiller d'État
du comte Lacuée de Cessac,**
drap de laine,
fin du XVIII^e s.- début XIX^e s.,
don de M^{lle} Duportal,
© Musée des beaux-arts
d'Agen



ÉSORS EN RÉSERVES

(représentant respectivement l'autorité et la paix publiques) depuis le col, au niveau des parements du corps, des poignets, des poches et plis plats du milieu du dos jusqu'au bas de l'habit.

Accompagné d'un gilet en soie et laine ivoire brodé des mêmes motifs, l'uniforme de service de conseiller d'État se portait avec une culotte à la française, des bas, des souliers et agrémenté d'une cravate blanche.

La coupe effilée de l'habit avec les pans qui se dégagent vers l'arrière, et le haut col droit, sont caractéristiques du vestiaire masculin du dernier quart du XVIII^e s. Le petit uniforme se porte au quotidien, en complément du grand uniforme réservé pour les grandes cérémonies et taillé dans des matières précieuses comme le velours de soie.

Le petit uniforme du comte Lacuée de Cessac constitue un témoignage précieux des changements politiques des dernières années du XVIII^e. Il reprend l'esthétique et les codes du costume de cour masculin de l'Ancien Régime pour former le costume officiel d'un nouvel ordre politique (consulaire puis impérial), en y intégrant des éléments qui suivent la mode du costume civil de son époque.

Sous l'impulsion du Musée d'Agen pour la restauration de pièces exceptionnelles, comme la tapisserie du *Printemps* en 2010, étudier la collection textile a été l'opportunité de mettre en lumière des oeuvres de haute qualité artistique, et d'ouvrir de nouveaux axes de recherches. La collection textile constitue un atout précieux pour le musée, en écho avec l'actualité et l'intérêt grandissant du public pour les expositions textiles.

Camille Moreau,
Historienne
de l'art,
spécialiste
textile



Louis Ducos du Hauron n'est pas natif d'Agen. Il est né à Langon, rue Notre-Dame, le 8 décembre 1837. Il est, en revanche, issu d'une famille de la bourgeoisie agenaise, notamment par sa mère Marguerite Boivin. Son père Jérôme, dit « Amédée », exerce la charge de fonctionnaire des contributions indirectes et entraînera ses enfants au fil de ses affectations, Libourne, Pau, Agen, Tonneins, Auch.

C'est donc à l'âge de 11 ans qu'il découvre Agen. Nous ne savons toujours pas où la famille résidait. Probablement dans le centre-ville, puisque sa scolarité se fait dans un premier temps au « petit collège » (Saint-Caprais) avant qu'on ne le confie aux bons soins d'un précepteur. Pendant la décennie 1851-1861, on ne sait pas trop ce qu'il advient de lui. Reste-t-il avec ses parents, ou ses grands-parents ? En tout cas, il est dans le Lot-et-Garonne, jusqu'à l'affectation de son père à Auch en 1861. À la mort de ce dernier, il part vivre chez son frère Alcide, au 16 rue Saint-Louis, actuelle rue Louis-Vivent. Cinq ans plus tard, en 1868, Alcide est nommé juge au tribunal de Lectoure. Louis, bien entendu, le suit. Deux ans plus tard, retour à Agen et succession de déménagements : dans un premier temps probablement chez le photographe Léon Girot Fils qui avait un studio au 10 cours Saint-Antoine, puis au 31 boulevard Scaliger¹, et enfin au 4 rue Palissy. Treize années agenaises donc, consacrées à d'intenses recherches et d'innovations sur son procédé de photographies couleur, ponctuées de séjours temporaires à Toulouse ou à Lourdes. C'est pendant cette période qu'il réalise de nombreuses vues des faubourgs d'Agen et des coteaux de l'Ermitage, photographies que possède pour partie notre Musée des beaux-arts.

En 1881, Alcide est nommé à Alger. Il espère bien que cette affectation sera temporaire et fait des pieds et des mains auprès de son administration pour tenter de revenir aux abords de la Garonne. En vain. De dépit, il demande à sa femme et à son frère de le rejoindre à Alger. Louis et sa belle-sœur quittent Agen en 1884. Cette période en outre-mer

le verra produire de magnifiques vues d'Alger, les toutes premières photographies couleur prises sur le continent africain. Il ne reviendra dans le Lot-et-Garonne – définitivement – qu'en 1914. Quelque temps chez sa belle-sœur au Temple-sur-Lot, puis à Agen où il décèdera le 31 août 1920 dans sa maison du 58 rue Lamouroux. Et ce n'est que justice de le voir enterré auprès de son frère, sur les hauteurs du cimetière Gaillard.

Louis Ducos du Hauron, un Agenais de cœur

Portrait de Louis Ducos du Hauron âgé, Société Jouglà, fin du XIX^e siècle, ©Musée des beaux-arts d'Agen, © Alban Gilbert

Mais qui était donc Louis Ducos du Hauron ?

Au-delà de ses motivations de chercheur, Louis Ducos du Hauron toujours étonne et interroge. Aujourd'hui, et sans doute plus encore qu'hier, il nous est bien difficile de saisir sa personnalité.

Louis Ducos du Hauron s'est confronté sans cesse au sort. Il a lutté sans relâche contre l'adversité. Dans le profond isolement de son grenier, entouré de ses produits chimiques, de ses croquis et de ses épreuves photographiques, son univers se limitait à ses recherches. Un lieu clos, celui où se livrait une lutte

constante, contre lui-même et les inévitables déceptions engendrées par ses essais infructueux, contre le scepticisme des autres et contre le mauvais sort qui l'a toute sa vie accompagné.

Il ne faisait partie d'aucun réseau. Il émerge de nulle part (pensez donc la province !) et surtout pas d'un sérail. Il n'a pas de pair. Il n'est pratiquement pas soutenu. Vidal, très influent à l'époque, s'oppose à lui vivement avant de lui rendre hommage bien des années plus tard.

Il y a une forme d'héroïsme dans cette lutte contre un destin inique. Car malgré un parcours semé d'embûches, il s'évertua à poursuivre son chemin de croix. Quelle opiniâtreté pour ignorer sans cesse la lassitude que provoque l'incompréhension de ses

semblables ! Il fallut la disparition de ses proches, de son frère Alcide, puis de son neveu Gaston, les seuls qui lui offrirent une confiance indéfectible, pour qu'il ose se confronter directement à ses confrères. Et encore, sans la contrainte d'un dénuement extrême, aurait-il franchi le pas l'amenant à l'autre, lui, l'humble chez les illustres ? Car regardons qui sont ceux auxquels ses travaux l'amènent à se confronter. Des savants, des directeurs, des gens installés, des sommités, tous reconnus, auréolés, qui, d'un titre ou d'une chaire, qui d'un diplôme ou d'une médaille. Sa seule distinction officielle sera d'être promu chevalier de la Légion d'honneur. Il a plus de 60 ans et il doit cette « gloire » moins à ses découvertes qu'à l'appui de son ami, le photographe Paul Nadar.

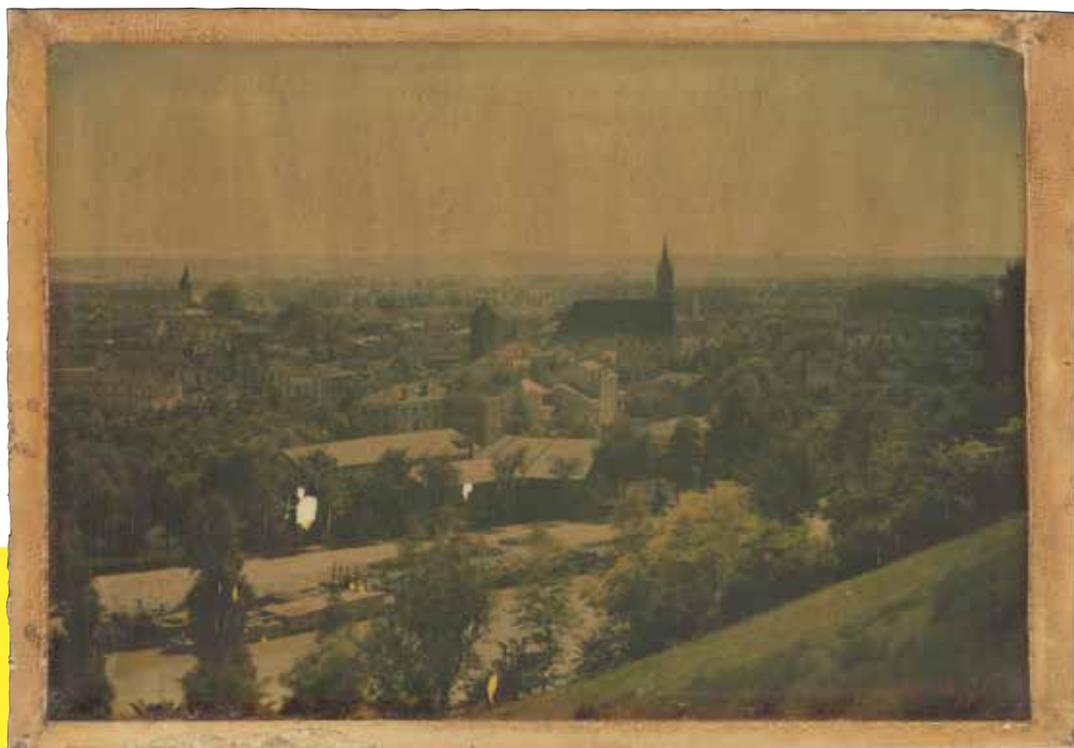
¹C'est là que selon le journal *L'illustration* (du 11 septembre 1920) Louis Ducos du Hauron aurait devancé le cinématographe dès 1864 : « Il a pensé à la caméra et au projecteur et même tenté un essai sur le principe du stroboscope devant son habitation d'Agen en filmant boulevard Scaliger un ouvrier pavant une rue avec sa demoiselle ». Aucun artefact de cet essai n'a été retrouvé mais le brevet que Ducos du Hauron dépose sur ce sujet (n° 61 976 déposé en mars 1864) théorise bien dans ses moindres détails le cinématographe et toutes ses possibilités (ralenti – accéléré – trucages – travelling) mais aussi la caméra. En 1925, Georges-Michel Coissac (1868-1946) publie *Histoire du cinématographe de ses origines à nos jours* (Paris : Éditions du Cinéopse Gauthier-Villars 1925) dans lequel il rend un vibrant hommage à Ducos du Hauron (pages 90 à 93). « C'est en vain que nous avons cherché ce rarissime appareil de Ducos et cependant il a existé puisque maints auteurs en ont parlé comme ayant été fabriqué par un serrurier d'Agen. En tout cas nous n'avons aucune raison de mettre en doute la parole d'un savant qui a derrière lui un long passé d'honneur et de loyauté ». Qu'importe donc : son brevet de 1864 et ses additifs (notamment celui du 3 décembre 1864) font foi et autorité. Louis Ducos du Hauron est bel et bien sinon l'inventeur du moins le concepteur du cinématographe.

Se pourrait-il qu'il soit monomaniacal ? La passion scientifique qui l'anime paraît si forte qu'elle semble ne laisser qu'une portion congrue aux autres passions humaines. On ne lui connaît pas d'amour autre que filial et familial. Pas de relations autres que celles que nécessiterent ses travaux. À tel point qu'on se surprend à lui chercher une humanité. Pourtant, il y a la musique, un intérêt, et même un partage hors de ses recherches, avec Camille Saint-Saëns notamment. Le seul qui l'accepta comme son égal, si ce n'est que la musique ne fut que son refuge. Les quelques cours de musique qu'il donna ne furent d'ailleurs jamais que le moyen d'obtenir ses uniques gains financiers.

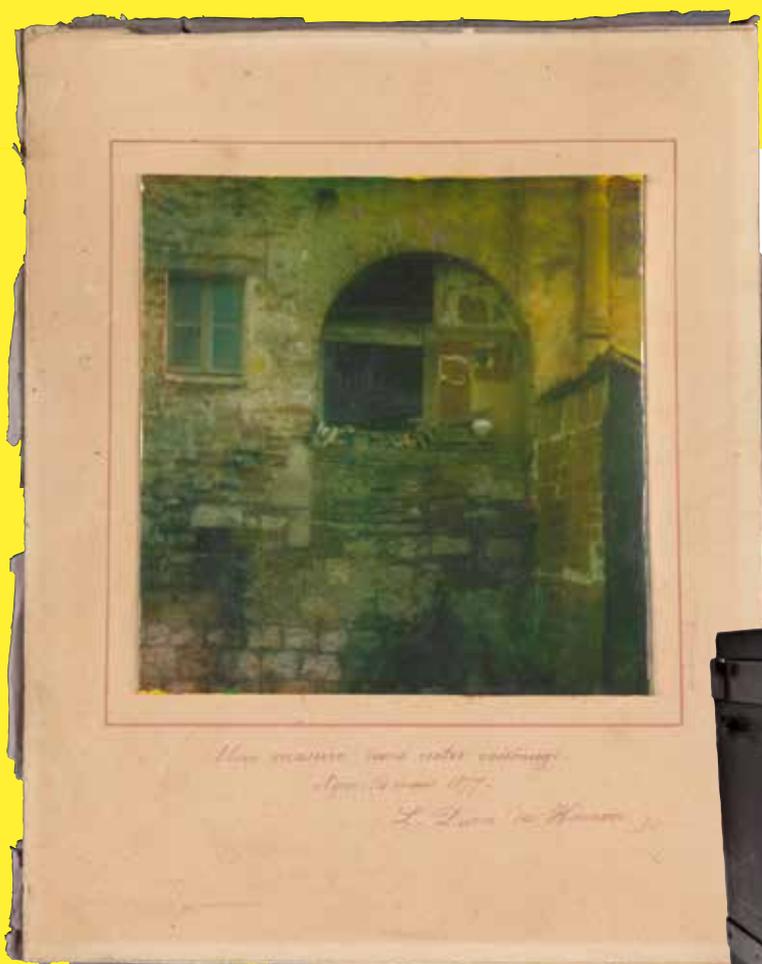
Certes, son physique captait peu l'intérêt. Même jeune, il paraît vieux. Une calvitie précoce, un nez busqué n'arrangeant rien. Le peu d'effort et l'absence d'originalité dans sa façon de se vêtir le précipitent dans l'anonymat. En fait, on peut se demander si cela n'était pas voulu. Comme un désir profond de se cacher du monde, de choisir l'isolement plutôt que de s'exposer en société. Ce que semblent confirmer l'acceptation - et sans doute sa propre volonté - de voir ses découvertes rédigées par Alcide et non par lui-même. Il se met hors de la comédie humaine, du moins jusqu'au décès de son frère le 13 mai 1909 et le début de sa correspondance avec le photographe Nadar.

Il y a du savant Cosinus, le célèbre personnage de Marie-Louis Georges Colomb dit Christophe, dans Louis Ducos du Hauron. Et le titre de son livre *L'idée fixe du savant Cosinus* fait irrémédiablement penser à notre cher Louis à tel point qu'on peut se demander si Christophe ne s'en est pas inspiré d'autant que l'époque de parution, 1893, voit Louis Ducos du Hauron cité régulièrement dans la presse. Si Cosinus n'a qu'une obsession, voyager autour du monde pour y mener une mission colonisatrice, il n'arrive, malgré une folle opiniâtreté, à ne jamais sortir de Paris. Un destin bien semblable à notre savant agenais, qui rechercha l'approbation de ses semblables sans jamais l'obtenir de son vivant.

Il décèdera dans une solitude totale. Quelques confrères agenais le visitent, venant recueillir probablement les fruits de son expérience, voire de ses expérimentations. L'acte de décès est très clair. Il ne reste rien. Louis Ducos du Hauron quitte ce monde dans l'anonymat, sans laisser vraiment de traces, si ce n'est quelques oraisons funèbres de journalistes. La postérité devra attendre... Et si aujourd'hui il est un peu mieux connu de nos concitoyens, la compréhension de ce personnage pose toujours interrogation.



Louis Ducos du Hauron, *Vue d'Agen prise du coteau de l'Ermitage*, 1877, trichromie sur papier à la gélatine pigmentée, Musée des beaux-arts, Agen, inv. 4 DH, photographie en lumière directe - CLL2364 - © C2RMF L. Clivet, 18/01/2016



Louis Ducos du Hauron, *Une mesure dans notre voisinage à Agen*, 1877, trichromie sur papier à la gélatine pigmentée, Musée des beaux-arts, Agen, inv. 3 DH, photographie sous lumière blanche par réflexion - woa227 - © C2RMF L. Clivet, A. Wohlgemuth, 02/10/2017

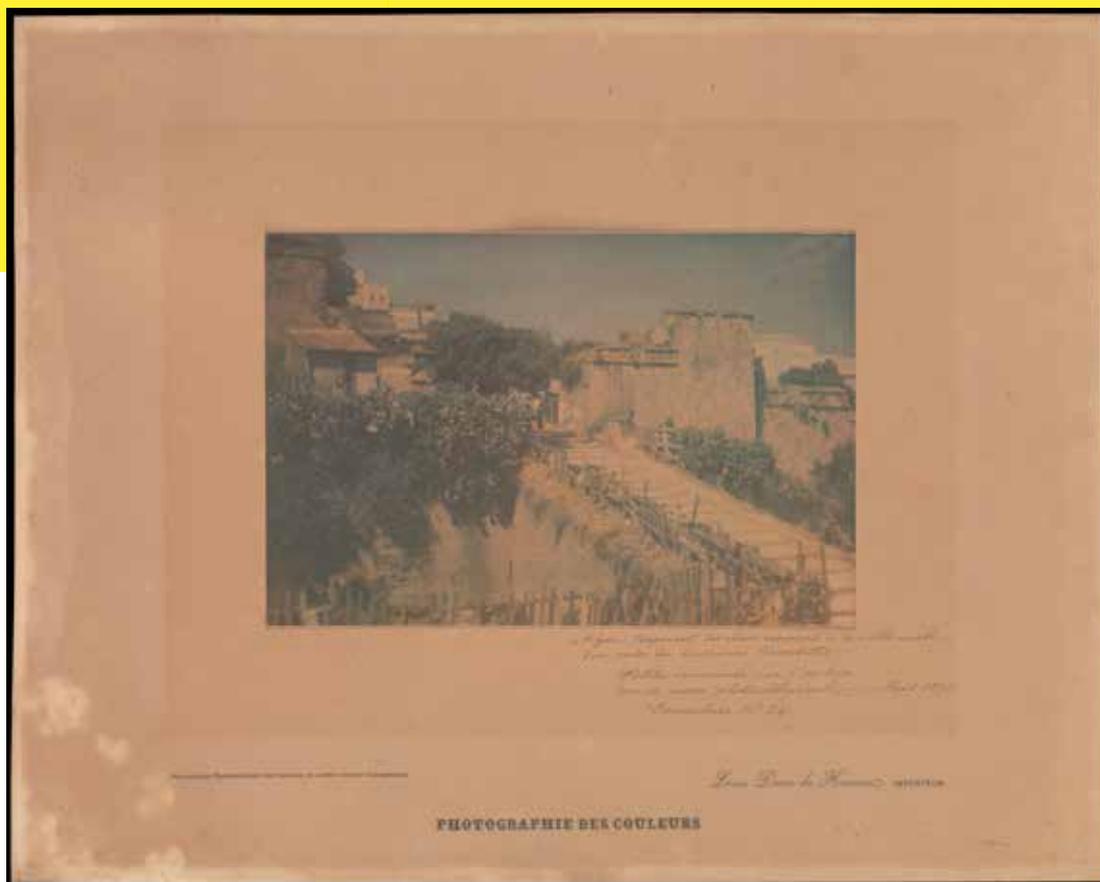
Mélanochromoscope, vers 1899-1901, Musée des beaux-arts, Agen, inv. 2020.1.1, © Musée d'Agen. Cet appareil fut inventé par Louis Ducos du Hauron pour photographier les couleurs.



Pourquoi Louis Ducos-du-Hauron est-il si méconnu...

Il est difficile d'en comprendre les raisons. Il est, par certains côtés, l'exemple type du savant français, inventeur de génie et pourtant ignoré par ses concitoyens, y compris par nombre de ses confrères. Il est communément admis que nombre d'inventions d'origine française ont été souvent attribuées à des inventeurs étrangers. Ce fut également le cas pour Ducos du Hauron. Encore aujourd'hui, la vérité est souvent ignorée. Et paradoxalement, Ducos du Hauron semble mieux reconnu dans le monde anglo-saxon qu'en notre pays. Lui-même, avec lucidité et sans aigreur aucune imputait cette ingratitude aux préjugés formulés par « certains savants parisiens » dont le mépris ne facilita guère la résolution des nombreux problèmes techniques qu'il rencontra.

Paris aurait méprisé les représentants de ces sociétés savantes du midi ? De la jalousie ? Nous n'osons pas le penser, même si l'on peut se poser toutefois la question. Quoi qu'il en soit, il est évident que certains en prirent ombrage. Par ailleurs, si une catégorie de professionnels ne voyait vraiment pas d'un bon œil cette avancée technologique, ce fut bien celle des peintres portraitistes, qui détenait à l'époque le marché florissant du



Louis Ducos du Hauron, *Vue d'Alger, vieux remparts de la ville arabe*, 1891, phototypie trichrome sur papier, Musée des beaux-arts, Agen, inv. 9 DH, photographie sous lumière blanche par réflexion – woa237 - © C2RMF L. Clivet, A. Wohlgenuth, 02/10/2017

portrait - une activité certes bien moins prospère depuis l'apparition des studios de photographie noir et blanc - et qui comprirent aussitôt qu'il s'agissait bien là d'un coup de grâce.

Louis Ducos du Hauron est avant tout un visionnaire, un génie qui imagina et établit les principes de la prise de vue cinématographique, de sa projection, de la photo cou-

leur et en « relief [qu'il baptise anaglyphe] », de la photogravure et son impression en masse, des anamorphoses (déformations photographiques qu'il nomme transformisme en photographie). Un génie dont l'imagination éperdue ne laissa jamais suffisamment de temps au pragmatisme de réaliser ce qu'il avait conçu. Un inventeur en somme mais non un ingénieur,

même si son ingéniosité n'est plus à prouver. Pourtant, Louis Ducos du Hauron ne s'intéressa pas uniquement à la recherche de la solution théorique des problèmes qui se posaient à lui, il expérimenta des réalisations pratiques, mais sans doute plus volontiers pour prouver la véracité de ses idées que par souci d'exploitation. Si son frère Alcide est pour beaucoup dans l'œuvre

Sur la mort de Louis Ducos-du-Hauron

Louis Ducos du Hauron décède le 31 août 1920 à Agen, oublié et dans un dénuement quasi total malgré une bien modeste pension que lui attribua – bien trop tard – le Conseil général de Lot-et-Garonne⁶ et la ville d'Agen. Abandonné dans son agonie, son décès à 83 ans ne générera que peu de tristesse et encore moins de larmes. L'annonce par la presse de son décès ne soulèvera pas les foules. Nul hommage du pouvoir ne viendra rappeler le peu de cas qu'on fit de son travail et de ses découvertes.

Comme si une certaine pudeur retenait dans ce plus profond mépris qui les avait jusqu'ici guidés, ceux qui n'avouèrent jamais se sentir quelque peu débiteurs de l'homme et responsables de cette fin sordide.

Seule la presse participa à un deuil collectif avorté. En premier lieu le journal *L'Illustration* et un remarquable article publié le 11 septembre 1920 de M. F. Honoré qui l'avait rencontré quelques années auparavant chez lui à Savignysur-Orge, mais aussi quelques feuilles locales⁷, scientifiques ou algérienne. Une feuille de chou résume bien le sentiment général des observateurs d'hier comme d'aujourd'hui : à l'occasion d'un projet de souscription pour une statue à la gloire d'Eugène Etienne, sénateur oranais, Ernest Mallebay,

le directeur des *Annales Africaines* rappelait, dans son édition du 29 décembre 1921, l'indécence d'appeler à immortaliser un politicien alors que tant d'autres personnalités bien plus dignes d'hommage, avaient été oubliées comme « ... Ducos du Hauron, le génial inventeur de la photographie des couleurs qui a fait la fortune de la maison Lumière et a enrichi tant de maisons américaines alors que lui-même est mort pauvre comme Job ».

Agen proposera peu après à ses habitants, une exposition des photos que la ville possédait au sein même du musée. Puis en 1948, le maire d'Agen, Alexis Pain inaugura une plaque commémorative sur la façade de son ultime demeure, rue Lamouroux. Il déclarait joliment « *le voile de l'oubli vient de se déchirer.*

Une légère brise emporte, comme un nuage dans le ciel lumineux de Gascogne, ces deux sœurs jumelles, l'indifférence et l'ingratitude ». Cette brise n'était guère alerte et il aurait fallu une forte rafale pour que le nom de Ducos du Hauron soit alors porté bien au-delà de l'Agenais. Plus tard, dans les années 1970, la municipalité du docteur Pierre Esquirol renomma le collège de Rodrigues de son nom. Et enfin, aujourd'hui, malgré les vicissitudes de la pandémie de covid-19, la ville d'Agen et l'association Les Amis de Louis Ducos du Hauron réussirent, du moins localement, à générer un engouement autour du génial inventeur. Il reste à en assurer une répercussion bien au-delà de Dame Garonne. Espérons que le colloque du 27 novembre 2021 qui lui a été consacré y pourvoira.

de Louis, par son soutien moral et financier et par son travail de communication auprès des élites scientifiques, on peut regretter que sa formation fût littéraire plutôt que scientifique et qu'il ne fût pas l'ingénieur dont Louis aurait tant eu besoin.

On peut également déplorer – une fois de plus – l'inefficacité d'une administration française. En effet l'une des principales raisons de la méconnaissance des découvertes de Louis Ducos du Hauron, mais également d'autres savants français, est – comme l'écrivait un article de la *Revue de l'optique*² – que « jusqu'en 1908, les brevets français n'étaient pas publiés ; les originaux en étaient communiqués, sur demande, dans l'un des combles du Ministère du Commerce ; en raison de l'organisation déplorable de ce service, il était alors impossible, en une séance, de consulter plus de quatre à cinq brevets et, en fait, seuls les agents de brevets et leur personnel fréquentaient ce grenier, à peu près inconnu des non-initiés [-] Ajoutons que les résumés des brevets concernant

la photographie et ses applications n'ont commencé à être publiés dans la presse technique française qu'à partir de 1899. »

...voire méprisé ?

Une lettre³ qu'il écrit le 3 novembre 1903 à Paul Nadar nous éclaire sur sa situation personnelle alors qu'il vient de lancer la fabrication de sa dernière invention, une sorte de périscope photographique qu'il appelle « Œil de Géant » ou parfois « Domine-foule ». Bien qu'elle débute en présentant avec enthousiasme ses dernières inventions⁴, elle va rapidement changer de ton, exprimer les difficultés persistantes que rencontre son quotidien. Puis, dans un dernier paragraphe émouvant, exprimer toute sa pathétique détresse. On a du mal à imaginer aujourd'hui le bien peu de cas que ses compatriotes firent de lui. Un exemple parmi d'autres, toutefois symptomatique car officiel : il recevait du gouvernement peu avant la guerre une subvention

annuelle de 1 200 francs alors que, dans le même temps, Niepce et Daguerre recevaient 6 000 francs.

Pour terminer cette note, il nous semble nécessaire de citer la conclusion d'un récent mémoire de Kévin Theard qui suggère bien l'ampleur du travail de ce savant : « On peut dire que Louis Ducos du

Hauron a utilisé de nombreuses techniques qu'il a croisées pour parfaire la réalisation d'un procédé photographique⁵

Patrick Planès,
Membre d'Arimage
Membre de l'association des Amis de Ducos-du-Hauron

Le testament de Louis Ducos-du-Hauron⁸

Prenant en considération ; 1^o cette circonstance que ma carrière déjà longue s'est écoulée presque essentiellement auprès de mon frère aîné, Jean-Marie Casimir appelé en famille Alcide, qui a constamment favorisé de tout son pouvoir mes expériences scientifiques et mes publications d'inventeur et contracté de forts engagements dans le but de les soutenir ; 2^o cette autre circonstance qu'il y a de longue date entre nous et surtout dans ces derniers temps une communauté de pénibles épreuves et de revers de fortune dont les enfants et petits-enfants de mon frère ont ressenti le contrecoup, je dispose et je veux que les biens quelconques, titres ou valeurs s'il en existe par exemple brevets, propriétés ou redevances industrielles et aussi manuscrits, œuvres d'art, etc. que je viendrais à laisser après mon décès, appartiennent par égales portions à chacun des enfants, fils et filles de mon susdit frère qui me survivront, et, s'il arrivait que l'un d'eux ou l'une d'elles décédât avant moi à la survivance d'un ou plusieurs enfants, je dispose et ordonne que celui-ci ou ceux-ci recueillent la part qui reviendrait à mon susdit neveu prédécédé ou ma dite nièce prédécédée.

Ainsi fait et écrit en entier de ma main le présent testament, à Savigny-sur-Orge (Seine et Oise), le onze février mil neuf cent quatre – et j'ai signé Louis Ducos du Hauron

« J'espère donc n'avoir pas longtemps à attendre pour sortir de la grande gêne dans laquelle je me trouve. Mais pour l'instant, je suis en butte, et par suite ma famille, à de grandes difficultés ; le moment que nous traversons est des plus pénibles et cela pour un arriéré relativement minime de 280 francs. Vous connaissez mes malheurs, je n'ai pas besoin de vous apprendre combien ma malchance a été grande. Vous savez aussi que plus on est malheureux plus on a de peine à entrevoir le joint qui aplanira les difficultés.

Aidez-moi, bien cher Monsieur Nadar, dans cette circonstance, vous qui m'avez toujours témoigné une véritable amitié. Je ne vous demande pas de me prêter la somme entière dont j'ai besoin, mais seulement de mettre à ma disposition 80 ou 100 francs. Je vous rembourserai cette somme au fur et à mesure que l'œil de Géant s'écoulera, ce qui n'est qu'une question de jours ».

² Publiée par *L'informatrice de la photographie* N°40 (juin 1924)

³ Extrait d'une lettre envoyée par Louis Ducos du Hauron à Paul Nadar (Savigny-sur-Orge, le 3 novembre 1903), conservée dans le recueil X. Dubois-Eyma, *Collection d'autographes par Félix et Paul Nadar*, 6 octobre 1946, Bibliothèque nationale de France, NAF 24269, n°3179, f° 56 recto et verso. Sa transcription a été réalisée par Dominique Patinaud.

⁴ Notamment le « Sinox », un des tous premiers appareils photographiques se chargeant automatiquement en plein jour avec sa boîte de plaques couleurs elle-même lancée avec succès par la maison Jouglé.

⁵ Théard Kévin *Photographie couleur : mise en place de dispositifs d'analyse physique pigmentaire permettant d'identifier des épreuves Ducos du Hauron au charbon trichrome ou photomécaniques*, Mémoire de master 2, École nationale supérieure Louis-Lumière, en collaboration avec le Centre de recherche et de restauration des musées de France, 2016 (spécialité photographie). L'objectif de cette étude était de savoir si les photographies que proposèrent à l'étude le Musée des beaux-arts d'Agen, le Musée Nicéphore Niépce de Chalon-sur-Saône et le Musée d'Orsay sont d'authentiques photographies réalisées par Louis Ducos du Hauron, et à quel procédé de réalisation elles appartiennent. En effet, Louis Ducos du Hauron a d'abord produit des images selon un procédé pigmentaire, puis ce sont les procédés d'imprimerie qui ont été utilisés par la suite.

⁶ Sur une intervention de M. Raymond Bazin au Conseil général le 4 mai 1920, la Préfecture lui avait fait parvenir une somme de 1 000 francs.

⁷ Notamment le journal *L'Indépendant de Lot-et-Garonne* avec un article dans son édition du 10 octobre 1920 comportant un portrait photographique dû à MM Lacroix et Tournayre.

⁸ Arch. dép. Lot-et-Garonne, *Testament de Louis Ducos du Hauron*, Savigny-sur-Orge, 11 févr. 1911 - 1 J 864 achat, 1993.

LE MUSÉE INGRES BOURDELLE DE MONTAUBAN ET CROISIÈRE SUR LE TARN

SORTIE
ARIMAGE
7 OCTOBRE 2021

Après l'indispensable contrôle du passe sanitaire, les ralentissements de circulation du matin, notre petit groupe de 19 adhérents est arrivé à Montauban, sous un beau soleil, devant le musée, agréablement surpris par cet élégant et imposant bâtiment de briques rouges, surplombant le Tarn.

Initialement château du Prince Noir, il fut successivement palais épiscopal, hôtel de ville à la Révolution et, enfin, le musée depuis 1828. Il eut l'insigne privilège d'abriter la Joconde en 1940.

En compagnie de notre guide, nous visitons les salles Bourdelle et les salles Ingres, avant de découvrir l'exposition temporaire consacrée au prince Ferdinand Philippe d'Orléans.



Emile-Antoine Bourdelle.
Héraklès archer, 1909, plâtre. Musée Ingres-Bourdelle, Montauban

ANTOINE BOURDELLE

Né à Montauban (près de l'actuel musée) en 1861, fils d'un ébéniste, il manifeste très tôt son talent pour le dessin, suit les cours à l'école de dessin de Montauban, puis intègre l'École des Beaux-Arts de Toulouse et, ensuite, celle de Paris. Au cours de sa vie de sculpteur, il s'intéresse à la peinture, la poésie, l'architecture et la décoration de monuments (le théâtre des Champs-Élysées à Paris, le musée Grévin). Rodin l'engage comme praticien en 1893, mais il s'affranchit de son maître à partir de 1900 pour trouver sa propre voie et quitte l'atelier Rodin en 1908.

Son œuvre de la fin du XIX^e s., marquée par l'académisme, évolue au début du XX^e vers plus de stylisation. Le vide cen-

Jean-Auguste-Dominique Ingres. **Portrait de Caroline Gonse** 1852, Musée Ingres-Bourdelle, Montauban

Emile-Antoine Bourdelle. **Femme sculpteur au repos**, 1905-1908, bronze. Musée Ingres-Bourdelle, Montauban

tral de ses œuvres est une caractéristique de son travail, visible, par exemple, pour les sculptures *Cléopâtre Bourdelle Sevastos*, *Héraklès archer*...

Au cours de notre visite, nous nous arrêtons dans la salle des portraits où s'alignent les bustes des personnalités qui l'ont aidé financièrement en lui passant des commandes ou celles qui l'ont encouragé artistiquement, à l'instar de Rodin, ou qui l'ont marqué par leur travail, comme Rembrandt, ou par leur physique, tel Beethoven (ils ont tous deux une chevelure abondante) représenté maintes fois !

Dans la salle où trône *Héraklès archer*, nous sommes impressionnés par cette sculpture, corps nu tout en tension, qui dégage force et puissance, ses pieds immenses ancrés au sol, le visage à la grecque et le regard idéalisé pour éviter qu'on identifie le modèle.

JEAN-AUGUSTE-DOMINIQUE INGRES

Né en 1780 à Montauban, il est formé au dessin par son père, ornemaniste pour hôtels particuliers avant la Révolution, qui lui fait copier dessins et peintures. Également bon musicien, il s'adonne au violon dont un de ses instruments est exposé parmi quelques meubles de son atelier.

Pendant son apprentissage à l'académie de Toulouse en 1791, puis dans

l'atelier de Jacques-Louis David à Paris en 1796, il représente les corps masculins dans le style académique. Voulant obtenir le prix de Rome, il concourt à deux reprises et obtient le premier prix en 1801.

Entre 1801 et 1806, il peint à Paris des portraits pour des raisons financières. Néanmoins, il préfère peindre des scènes mythologiques pour sa satisfaction personnelle. Il travaille en Italie de 1806 à 1824, d'où il envoie ses œuvres en France, objets de critiques souvent élogieuses.

Il rentre en France avec son tableau, *Le vœu de Louis XIII*, qui remporte

Emile-Antoine Bourdelle. **Buste de Jean-Auguste-Dominique Ingres**, 1908, bronze. Musée Ingres-Bourdelle, Montauban



Jean-Auguste-Dominique Ingres. **Portrait de Lorenzo Bartolini** (détail), 1805, Musée Ingres-Bourdelle, Montauban



un grand succès et le consacre enfin comme un grand peintre classique.

Le premier espace du musée contient ses copies d'œuvres de Raphaël, son idole, à la limite du fétichisme, avec une petite partie des cendres de Raphaël (il en a fait la demande au pape lors de leur translation au Panthéon) qu'il conservait dans son atelier.

Le deuxième étage (décoré de très beaux plafonds restaurés lors de la récente rénovation du musée) invite à admirer 4500 de ses dessins, rangés dans un mobilier à tiroirs verticaux conçus spécialement pour une consultation plus facile de son travail.

L'EXPOSITION TEMPORAIRE FERDINAND PHILIPPE D'ORLÉANS, IMAGES DU PRINCE IDÉAL

Ferdinand-Philippe d'Orléans (1810-1842) était le fils aîné du roi Louis-Philippe et l'héritier du trône. Ingres a peint le dernier tableau à l'effigie de Ferdinand de son vivant, juste avant sa mort accidentelle à Paris. L'exposition retrace la vie du prince au travers des dessins réalisés par Ferdinand lui-même, des œuvres des artistes qu'il a soutenus, des objets et sculptures commémorant sa mort, avec en point central l'élégante silhouette du prince peint par Ingres et, pour nous bien sûr, notre grand tableau *La pose de la première pierre du pont-canal* de Joseph-Désiré Court, qui a motivé notre prêt du Musée d'Agen pour l'exposition après sa restauration exécutée par des professionnels à Gaillac.

Le respect du programme contraint à nous hâter mais nous faisons néanmoins un crochet à la boutique du musée pour effectuer des achats divers.

L'heure étant venue pour la pause restaurant, nous voilà repartis à pied vers le restaurant *Au fil de l'eau*, sur l'autre rive du Tarn, avec le plaisir de contempler le musée et les maisons anciennes lui faisant face lors de la traversée du Vieux Pont.

Comme d'habitude l'étape repas est toujours appréciée, avec une salle agréable, le personnel aux petits soins, le menu sur le thème du canard délicieux !

L'après-midi ensoleillée est consacrée à une croisière sur le bateau *Olympe* : nous embarquons au Port Canal sur le canal de Montech et, après le passage des deux écluses successives qui nous permettent de descendre de 6 m, nous rejoignons le Tarn.



Jean-Auguste-Dominique Ingres, *Portrait de Ferdinand-Philippe d'Orléans, duc d'Orléans et prince royal*, 1842, Paris, Musée du Louvre, département des Peintures, R.F. 2005-13

Cette rivière, descendant du Mont Lozère, est navigable depuis le Moyen-Âge de Gaillac jusqu'à Saint-Nicolas-de-la-Grave. Les bateaux ne faisaient qu'aller jusqu'à la Gironde où ils étaient vendus au prix du bois. Au XIX^e s., le Tarn a été aménagé pour améliorer la navigation (descente du charbon de Carmaux, du pastel, du cuir de Mazamet). La navigation a cessé en 1928 suite à la faillite de la compagnie de navigation du Tarn.

Au cours de notre croisière commentée, nous admirons, toujours sous le soleil, les bords de la rivière et leur végétation (bambous pour stabiliser les rives, vergers de pommes, actinidia, ananas !), et réussissons à voir, avec l'aide de notre accompagnateur, deux vols de cormorans, un héron garde-bœufs, deux hérons cendrés nous offrant un plongeon -peu gracieux- dans le Tarn et, pour les plus observateurs, le vol rapide d'un martin-pêcheur.

Au niveau de Bressols, l'*Olympe* fait demi-tour et nous rentrons tranquillement vers le port après une vue au loin sur Montauban.

Brigitte Levitre, adhérente d'Arimage.

Ferdinand-Philippe d'Orléans. **Planche de 8 croquis (détail). Scène de petits personnages. Faucon pèlerin déployant ses ailes**, janvier 1830, Eu Musée Louis-Philippe.

Assiette, fin du XVIII^e s.
Manufacture de Moncaut, Musée des beaux-arts d'Agen © Garric, J.-M.

En début d'après-midi, nous arrivons devant l'ancienne abbaye de Belleperche. Les bâtiments, qui ont résisté aux aléas de l'Histoire, ont été superbement restaurés. Le site est magnifique : un îlot de pierre et de brique dans l'écrin de verdure des prairies de bords de Garonne.

Jean-Michel Garric, attaché de conservation, va nous faire découvrir l'exposition temporaire hébergée dans le musée. Il nous accueille dans le hall et nous conduit au premier étage de l'ancienne hôtellerie. Il faut dire qu'à Belleperche, au XVIII^e s., cet ensemble n'est pas un bâtiment et une activité à l'écart des lieux conventuels, mais en apparaît, au contraire, comme le noyau. Elle était un lieu de villégiature pour les citadins aisés. Les pièces qui accueillent l'exposition ne sont pas des cellules de moines, mais de grandes salles qui ont pu servir de salons, de salles à manger ou de chambres. On y accède par une grande galerie dont les murs sont couverts de graffitis d'époque.

L'exposition de faïences est constituée de deux ensembles : les productions de Moncaut et celles de Laplume.

On ne dispose que de peu d'informations sur les faïenceries de Moncaut. Les registres des faïenciers et les vestiges des

LES FAÏENCES DE MONCAUT ET DE LAPLUME

ABBAYE DE BELLEPERCHE
30 SEPTEMBRE 2021

bâtiments ont disparu. Les études sont rares et entachées d'erreurs. On s'est focalisé notamment sur un élément de décor (les « petits personnages ») qui ne représente qu'une toute petite partie de la production. Les faïenceries étaient entre les mains d'investisseurs qui n'étaient pas du métier. Les pièces exposées proviennent de l'entreprise Perrot dont le gérant n'est pas connu. Cette entreprise a fonctionné pendant une trentaine d'années. Moncaut ne semble pas bénéficier d'un bon emplacement pour l'écoulement de la production et, pourtant, celle-ci a été très importante. La foire du Gravier d'Agen constituait un des lieux de diffusion les plus notables.

La vaisselle d'usage quotidien constitue l'essentiel de la production tandis que les pièces peintes ne représentent que cinq pour cent de la produc-

Réchaud-Veilleuse, fin du XVIII^e s.
Manufacture de Moncaut, Musée des beaux-arts d'Agen © Garric, J.-M.



LES FAÏENCES DE MONCAUT ET DE LAPLUME

Biberon, fin du XVIII^e s. Manufacture de Moncaut, Musée des beaux-arts d'Agen © Garric, J.-M.

tion. La diversité des formes est une des spécificités de Moncaut. Les décors sont souvent sommaires bien que certaines pièces, plus rares, bénéficient d'un traitement très fin. Les motifs floraux sont très répandus (marguerites, roses...). Les décors plus élaborés s'inspirent parfois des faïences de Strasbourg. La représentation de petits personnages, qui fut à la mode pendant une dizaine d'années, constitue une des spécificités de Moncaut : un homme ou une femme portant un seau, un panier, des personnages se livrant à des activités diverses : des artisans, des pêcheurs, des fileuses, des buveurs (!)... Avec, parfois, des allusions coquines. Il y a beaucoup de fantaisie donc dans le choix et le traitement des motifs.

Nous entrons dans la salle consacrée à la présentation de productions d'un autre site faïencier, celui de Laplume, avec l'entreprise Dubergé. Son activité démarre en 1770 grâce aux investissements de Bernard

un acte notarié de 1780, il est qualifié de « négociant ». Ce document se réfère à un acte précédent relatif à son association avec Pierre Bissière. Ce dernier est désigné par les termes d'« ouvrier en faïence ». Ils travaillent ensemble jusqu'au départ de Bissière pour Moncaut. Apparaît aussi le nom d'Antoine Bergeret dont on ignore s'il s'agit d'un employé ou d'un remplaçant de Bissière. Autre nom, celui d'un peintre : Paul Duria. On ne trouve pas de trace d'autres ouvriers dont la présence semble pourtant indispensable dans le processus de fabrication. Deux des nombreux enfants de Bernard Dubergé travaillent avec leur père, puis assurent la direction de la faïencerie. Au début des années 1830, celle-ci est baillée à ferme à la famille Cluzet, fondatrice de la faïencerie de la Grande Rue à Laplume. La production de la fabrique Dubergé s'étale sur une cinquantaine d'années. Les patentes payées permettent de penser que la production était impor-



Gourde-calebasse, fin du XVIII^e s. Manufacture de Moncaut, Musée des beaux-arts d'Agen © Garric, J.-M.

Bouquetier, fin du XVIII^e s. Manufacture de Moncaut, Musée des beaux-arts d'Agen © Garric, J.-M.



C'est donc une très intéressante exposition que nous avons ainsi pu admirer. Une exposition sur un sujet jusqu'à présent méconnu par le manque de documentation (disparition des registres), la carence de collections (ou du moins de leur extrême rareté) et l'absence de traces dans le paysage. Malgré ces obstacles, les concepteurs ont merveilleusement réussi à tirer de l'oubli ces deux sites faïenciers.

Paul Poulet, adhérent d'Arimage.

que celle de Moncaut : proximité d'un carrefour de routes vers Condom et Auch, liaison avec Agen par la route, puis par la Garonne. Comme pour Perrot, la foire du Gravier est la source d'une grosse partie du chiffre d'affaires de Dubergé. Même si la rareté des produits retrouvés rend difficile une vision globale de la production, il semblerait que la variété des formes soit plus importante qu'à Moncaut.

Cependant, les types d'assiettes les plus courants sont semblables : de nombreux exemplaires sont seulement ornés d'une petite fleur centrale et d'un liseré. A côté de cette vaisselle du quotidien, les quelques objets finement moulés et décorés, exposés ici, suggèrent une variété de formes et de décors plus large qu'elle n'apparaît au premier abord. On peut penser, par exemple, aux plats à barbe, aux verseuses ornées de grotesques... Mais pour cela, je vous renvoie au catalogue réalisé par Jean Darrouy et Francis Sohier.

Plaque funéraire, début du XIX^e s. Manufacture de Laplume, Musée des Beaux-Arts d'Agen © Garric, J.-M.



les lauriers que nous lui prodiguons = hic jacet omnibus vir probatissimus



Soupière, fin du XVIII^e s. Manufacture de Moncaut, Musée des beaux-arts d'Agen © Garric, J.-M.

Dubergé qui a notamment fait fabriquer les moules et les autres accessoires nécessaires à la production. Il fait construire les bâtiments de la faïencerie sur la propriété familiale, au sud de Laplume, dont il ne subsiste aucun vestige, les dernières ruines ayant été rasées dans les années 1970. Bernard Dubergé est donc un investisseur, mais qui s'implique dans la fabrication. Dans

tante, mais rares sont les objets à avoir été retrouvés. On n'a pas connaissance d'éventuelles collections, ce qui peut s'expliquer par le fait qu'il s'agit d'une vaisselle d'usage quotidien, produite en masse et donc considérée comme prosaïque. La diffusion de cette production bénéficie d'une localisation plus favorable

ARIMAGE, c'est aujourd'hui 140 membres, dont 3 membres bienfaiteurs. Membres fondateurs : Marie-Thérèse François-Poncet, Yannick Lintz. Membres de droit : Jean Dionis du Séjour, maire d'Agen, Marie-Claude Iachemet, adjointe à la culture, Adrien Enfedaque, conservateur du musée d'Agen, Bénédicte Bousquet, présidente de la Société académique d'Agen. Membres du bureau : Maud Jacquemin, présidente, Francis Stephanus, vice-président, Serge Frézals, trésorier, Monique Saint-Paul, trésorière adjointe, Paul poulet, secrétaire, Brigitte Levitre, secrétaire adjointe. Membre d'honneur : Hélène Vendeau.

Pour adhérer à Arimage, vous pouvez adresser votre demande à :

Arimage - BP 70136 - 47004 AGEN cedex - Tél : 05 53 47 77 88 - mel : arimage.agen@orange.fr, ou venir à l'accueil au musée. L'adhésion, valable pour une année civile, est de 30 euros pour un membre actif,

50 euros pour un couple et de 80 euros pour un membre bienfaiteur. Tarif étudiant : 8 euros. Devenir membre d'Arimage vous permet de soutenir l'action du musée d'Agen, vous donne droit

à la gratuité d'entrée au musée pour les collections permanentes, au journal Arimage Infos, à l'accès aux activités organisées par Arimage.

ARIMAGE INFOS N° ISSN : 1621 - 4633 - Directeur de la publication : Maud Jacquemin. Secrétaires de rédaction : Adrien Enfedaque,

Francis Stephanus. Conception et réalisation : Association Arimage - Maud Jacquemin.

Mise en page : D'CLICS, Agen. Financé avec le soutien du Conseil départemental de Lot-et-Garonne,

la ville d'Agen. Imprimé en 750 exemplaires par l'imprimerie I.G.S. Prochain numéro : novembre 2022.



Avec le soutien du Conseil départemental de Lot-et-Garonne

LOT-ET-GARONNE

Le Département Cœur du Sud-Ouest



www.agen.fr

